

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1850-1857 : Une nouvelle posture publique établie, académies et salons](#)[Collection](#)[1854 \(1er janvier-21 décembre\) : Dorothée, une princesse russe, persona non grata à Paris](#)[Item](#)[120. Val Richer, Mercredi 19 juillet 1854, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

120. Val Richer, Mercredi 19 juillet 1854, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Les mots clés

[Circulation épistolaire](#), [Diplomatie](#), [Discours du for intérieur](#), [Famille royale \(France\)](#), [Guerre de Crimée \(1853-1856\)](#), [Politique \(Analyse\)](#), [Politique \(Russie\)](#), [Tristesse](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date 1854-07-19

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Information générales

Langue Français

Cote 3882, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 17

Nature du document Lettre autographe

Support copie numérisée de microfilm

Etat général du document Bon

Localisation du document Archives Nationales (Paris)

Transcription

120 Val Richer, Mercredi 19 Juillet 1854

Certainement, on pourrait se parler, et il y a, dans votre réponse aux dernières

ouvertures de l'Autriche, de quoi arriver à la paix. Mais on n'y arrivera pas ; on est de part et d'autre sous le poids des fautes passées et des arrières-pensés d'avenir. On ne voulait pas de la guerre qu'on se fait, et aujourd'hui, quand on parle de paix, on veut autre chose que ce qu'on se dit. Sans nécessité, par imprévoyance et malhabileté, contre le voeu naturel des peuples et des gouvernements eux-mêmes, on a laissé se poser publiquement, avec éclat, deux questions énormes, la question de la lutte entre les gouvernements libéraux et les gouvernements absous, et la question de prépondérance entre l'Angleterre et la Russie en Europe, et en Asie. Que fera-t-on de ces deux questions dans la paix qu'on peut faire aujourd'hui ? Evidemment on ne les résoudra pas, on n'en fera pas même entrevoir la solution. Il faut rétrécir et abaisser infiniment, les négociations pour arriver à un résultat, il faut fermer les perspectives qu'on a ouvertes, arrêter les esprits qu'on a lancés, ramener les choses et se réduire soi-même à de très petites proportions après avoir tout exagéré, enflé, soulevé. C'est bien difficile, et je n'ose pas espérer, pour arriver maintenant à la paix, un degré de sagesse, de prévoyance, de mesure et de fermeté bien supérieur à ce qu'il en aurait fallu pour éviter la guerre. Voilà, mon inquiétude et ma tristesse. Je n'y échappe. qu'en espérant que la fardeau des questions soulevées sera trop lourd pour ceux qui ont à le porter, gouvernements et peuples, et qu'à tout prix, ils s'en débarrasseront plutôt que d'y succomber avec un éclat honteux. Nous ne sommes pas dans un temps de grands desseins, ni de grandes persévérandces. On peut sortir, par faiblesse du mauvais pas où l'on s'est engagé par maladresse. Dieu veuille qu'on soit aussi faible qu'on a été maladroit.

En attendant nous allons apprendre quelque grosse bataille entre Giurgiu et Bucharest. Je doute que le gros de l'armée Anglo-Française, soit déjà là, mais il paraît bien certain que Canrobert était arrivé le 9 avec sa division, au quartier général d'Omer-Pacha.

Je suppose que c'est une bouffonnerie des journaux qui disent que votre Empereur a interdit l'enseignement du Français et de l'Allemand dans votre École militaire d'Orembourg pour y substituer celui du Persan, de l'Arabe, et du Tartare. Vous n'en êtes pas encore à quitter aussi l'Europe pour l'Asie.

J'ai des nouvelles de la Reine Marie Amélie. Lettre du pure amitié, en arrivant à Claremont. Elle me dit : " Je crois avoir fait un beau rêve de six mois, car rien n'a été plus satisfaisant et plus doux pour mon coeur que le temps que j'ai passé à Séville ; le bonheur que j'y ai éprouvé et la douleur et la beauté de ce délicieux climat ont rétabli ma santé qui est tout à fait bonne. " Pas un mot, comme de raison, des troubles d'Espagne qui s'aggravent évidemment.

Midi

J'ouvre d'abord votre lettre, puis mes journaux. Est-il vrai que le Général [?] se soit suicidé ? J'espère G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 120. Val Richer, Mercredi 19 juillet 1854, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1854-07-19

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 10/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/5435>

Informations éditoriales

Destinataire Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destination Ems (Allemagne)

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Val-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 26/09/2023 Dernière modification le 07/11/2025

Vol. 112. - Mardi 19 Juillet 1854

Certainement on pourroit de parler, si il y a, dans votre réponse aux dernières ouvertures de l'Autriche, de quoi arriver à la paix. Mais on n'y arrivera pas ; on est, de part et d'autre, sous le poids de fautes passées et de mauvaises pensées d'avenir. On ne voulut pas de la guerre qu'on se fait, et aujoues d'aujourd'hui, quand on parle de paix, on veut autre chose que ce qu'on le dit. Sans n'être têtu, pas imprudement ou malhabilement, contre le sens naturel des peuples et des gouvernemens européens, on a laissé se poser publiquement, avec c'clat, deux questions énormes, la question de la lutte entre le gouvernement libéral et le gouvernement absolu, et la question de prépondérance entre l'Angleterre et la Russie, en Europe et en Asie. La discussion de ces deux questions dans la

paix qu'on peut faire aujourd'hui ? L'indemnité du mauvais pas où l'on s'est engagé par maladresse. On ne le voudra pas, on n'en fera pas même si la veille qu'on soit aussi faible qu'on a été et trouver la solution. Il faut soit lais et abattre maladroit !

infiniment le, négociateur pour arriver à un résultat, il faut former le, pour perdre qu'on a ouvertes, arrêter le rapport qu'on a lancé, ramener le chose et le redire, même à de très petites proportions après avoir tout exagéré, roulé, soulevé. C'est bien difficile, et je n'ose pas espérer, pour arriver maintenant à la paix, un degré de sagesse, de prudence, de mesure et de fermeté bien supérieurs à ce qu'ils en avaient faite pour éviter la guerre. Voilà mon inquiétude et ma tristesse. Je n'y échappe qu'en espérant que le succès des questions douanières sera trop bon pour ceux qui ont à le porter, gouvernement et peuple, ce qu'à tout prix ils s'en débarrasseront plutôt que d'y succomber avec un état honnête. Pour ne sommer pas dans un tems de grande, dessiner, si de grandes prévisions. On peut sortir, par fortune,

En attendant nous allons apprendre quelque grosse bataille entre Singapour et Bouchard. Je crois que le gros de l'armée Anglo-Française soit déjà là, mais il paraît bien certain que l'ennemi était arrivé le 9, avec sa division, au quartier général d'Orme-Patka.

Je suppose que c'est une confirmation des journaux qui disent que votre Empereur a décreté l'enseignement du français et de l'allemand dans votre école militaire d'Montrouge pour y substituer celles de Paris, de l'Avrile et de Tachane. Vous n'en êtes pas, unique à quelques ainsi l'Europe pour l'Asie.

J'ai des nouvelles de la Reine Marie Amélie. L'oreille pure d'abord, en arrivant à l'avenue. Elle me dit : « de venir avoir fait un bon réve ce matin, car c'est là le plus satisfaisant et plus bon pour nous deux que le temps que j'ai passé à Séville ; le bonheur que j'y ai éprouvé et la douleur et la tristesse de ces déficiences d'instincts restabli non d'autre qui est tout à fait bonheur. » Pas un mot, comme de raison, de trouble, d'Espagne qui

S'aggravent évidemment.

Révt.

Monseigneur l'Abbé, votre lettre, puis nos journaux, est-il vrai que le général Arago se soit suicidé ? J'espère que non, pour la paix de sa femme. Adieu, adieu.

✓

121

Madrid 20 Juillet 1850

Je suis charmé que votre fils Paul vous ait rejoints ; avec lui il me semble vous pourrez ramener la liberté. Vous avez donc l'heureux logement à Soléaengorbad. Si le Roi y est aussi puis et le Sultat aussi dans que nous l'avons ici depuis trois jours, ce doit être charmant.

Je me préoccupe par ce qui' arrivera des affaires d'Espagne ; le bouleversement devient bien complet. Je penche à croire que la bombe d'Alcalá envoie cette fois sur la tête de la Reine Christine, ou non pas sur celle de la Reine. Les révolutionnaires, qui sont l'origine très diverse, auquel cas trop de peine à s'entendre sur quelque autre solution, si la reine Isabelle disparaît, la Révolution au Portugal, la République, l'Infante Marguerite, tout cela est justicier et combinaison de caboteur : il n'y a que deux partis : l'ordre, la Reine Isabelle et la Castille. Il ne me révèle absolument rien de Norvay, je ne

8